Document généré le 25 avr. 2024 16:18

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Maryse de Francine Noël
Papa Tom, Elisa Doolittle et les autres
Francine Noël: *Maryse*, VLB éditeur, Montréal, 426 p

André Vanasse

Numéro 33, printemps 1984

URI : https://id.erudit.org/iderudit/39382ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Vanasse, A. (1984). Compte rendu de [*Maryse* de Francine Noël : Papa Tom, Elisa Doolittle et les autres / Francine Noël: *Maryse*, VLB éditeur, Montréal, 426 p]. *Lettres québécoises*, (33), 34–35.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le Roman IV

par André Vanasse

Maryse

de Francine Noël

PAPA TOM, ELISA DOOLITTLE ET LES AUTRES...

Au moment d'entreprendre la rédaction de ma chronique (il faut bien repousser les livres qui encombrent ma table de travail), je mets la main sur *Blues clair tea for one/no more tea* de Patrick Straram le bison ravi. Coup au coeur: sur la page couverture arrière, une photo de Straram, torse nu. Il me rappelle les affamés du Biafra. L'âme me fend en voyant ce bison plus du tout ravi mais combien décharné qui tète avidement son cigare l'oeil morne et exorbité. La complainte de Rutebeuf chantée par Ferré me remonte brutalement à la gorge:

Francine Noël

Que sont mes amis devenus
Que j'avais de si près tenus
Et tant aimés.

Ils ont été trop clairsemés
Je crois le vent les a ôtés.
L'amour est morte.

Cet aveu d'un Rutebeuf résolument désespéré tout comme la photo, déchirante, d'un Straram esseulé viennent se surimprimer sur le portrait de Tom O'Sullivan, le père de Maryse (Mary), la narratrice de cet émouvant roman (*Maryse*[1]) qui se veut une description du milieu intellectuel des années '70 mais qui n'est, en définitive, qu'une pathétique quête du «Père», une douloureuse plongée dans les images floues de l'enfance. Maryse O'Sullivan, quoi qu'elle fasse, restera toujours suspendue aux lèvres de son père qui lui susurre:

London Bridge is falling down,
falling down, falling down

London Bridge is falling down
My fair Lady.

Cette complainte est sans conteste la chanson thème du roman mais Maryse lance des paroles en l'air pour tenter de la chasser de son esprit. Elle dit n'importe quoi, imite comme une vraie petite guenon le jargon des intellectuels structuralo-marxistes de son époque. Son humour manque parfois d'acide. Il est, à mon avis, trop facile de proférer: «J'étais structuralement, affreusement entravée, occultée même, et j'irais jusqu'à dire occlutée, à ne me rêver perpétuellement que sur la voie didascalique, laquelle, tu le sais sans doute mon chéri, est la voie de garage des théâtreux timides. Bref, je n'étais qu'un texte-prétexte, un texte-objet et je suis devenue un texte-sujet. (p. 349)».

«Words, words, words!» conclut Maryse à la fin de sa tirade. Elle a bien raison. Cette loghorrée n'est que de la bouillie pour Mélibée, la chatte de Maryse. S'il fallait juger le roman uniquement à partir de la régurgitation d'une enseignante qu'on a, naguère, trop gavée, il vaudrait mieux refermer le livre. Cette tendance au cliché me semble l'aspect le plus clinquant de son écriture.

Ce qui rend ce roman infiniment captivant, c'est beaucoup plus l'angoissant rapport que Maryse entretient avec les autres. Voici donc une jeune fille née dans les bas-fond du centre ville, plus précisément sur la rue Hôtel-de-Ville, et qui, par charité, sera placée dans un couvent dirigée par les Filles de la Désolation de Marie. Ainsi «récupérée», Maryse réussira (aux prix d'innombrables vexations) à se sortir du trou. Elle gardera cependant un souvenir prégnant de ses origines au point qu'elle s'avouera totalement incapable de supporter les tirades à l'emporte-pièce de ses copains petits-bourgeois sur les vertus du prolétariat. Ceux-là ne savent pas de quoi ils parlent; elle, elle sait ce que signifie être mal née, mal fagotée, malpropre et mal engueulée. Au couvent, on craignait par-dessus tout qu'elle soit tarée. Elle a vécu dans sa chair sa condition de déclassée. Maryse est une «rien du tout». Il lui faudra apprendre à

être «quelqu'un» et, à cause de cela, connaître bien souvent le ridicule. Dès lors, tout devient angoissant: comment parler, comment rire; comment penser, comment aimer? Où est la vérité, où se cache le mensonge?

Voilà de quoi est fait ce récit dont le propos est essentiellement celui de la recherche d'une identité. Et très vite, cette Maryse un peu fruste et colérique (elle ne veut surtout pas attirer la pitié) nous devient sympathique. Comment ne pas être ému par sa fragilité. Ayant rompu tous les ponts avec sa famille, sauf avec son père avec lequel elle entretient une relation imaginaire et contre lequel elle ne peut rien, lui qui la hante à travers une comptine et quelques séquences d'un vieux film, Maryse tente, tout comme Elisa Doolittle de *My Fair Lady* (ce film, précisément, que son père lui a mille fois raconté) de se refaire une personnalité. Comme l'héroïne, il lui faut tout apprendre de ceux qui sont censés tout savoir. Si elle réussit, elle pourra elle aussi se promener au bras d'un professeur Higgins. Il n'est donc pas étonnant qu'elle s'agrippe, sans du reste en prendre véritablement conscience, à ceux dont les origines sociales sont à l'opposé des siennes. Maryse vivra une longue relation amoureuse avec Michel Paradis, fils d'un médecin d'Outremont en même temps qu'elle se liera d'amitié avec Marité (Marie-Thérèse) fille du juge Charles-Émile Grand'maison, lui aussi d'Outremont. Elle s'accroche donc à l'un et à l'autre. Surtout, elle pardonne tout à Michel parce qu'elle a besoin de lui pour assurer sa propre survie. Femme et pauvre: voilà comment se perçoit Maryse. Dépossédée comme tous les O'Sullivan dont elle dira: «C'était cela la véritable pauvreté; ils étaient tellement pauvres qu'ils n'avaient même pas de souvenirs! (p. 397)».

Mais Maryse se trompe puisque cette pauvreté constitue aussi sa richesse. Grâce à elle, le roman a pu s'élaborer. Et c'est précisément parce que Maryse s'affiche en toute humilité (mais non sans une certaine ironie) que tout peut avoir lieu. Ici s'exprime de façon manifeste la théorie de René Girard: pour qu'une oeuvre atteigne une certaine grandeur il faut que les personnages (ou son narrateur) se reconnaissent tels qu'ils sont: orgueilleux, prétentieux et bien souvent ridicules. C'est ce que fait Maryse. Il lui faut un long cheminement (près de quatre cents pages) pour qu'elle parvienne à se réconcilier avec elle-même.

Dans cette perspective, il n'est pas étonnant que ce roman, dont la majeure partie raconte les rêves et les déboires de la jeunesse des années '70, se termine par deux visites au pays de l'enfance de Maryse. D'abord chez sa mère. Et Maryse découvre à quel point cette femme a vécu tristement elle qui, durant toute sa vie, ne pouvant se le payer véritablement, n'aura fait que «sentir le LUXE» en humant des pots de cold cream qu'elle n'osait jamais utiliser. C'est du reste au cours de cette ultime visite que Maryse comprend l'accablante vérité:

> *(...) sa mère ne l'aimait pas, ne l'avait jamais aimée.* Et son père non plus! *Il la trimbalait comme une petite catin mais il n'avait jamais rien fait de concret pour elle, pour eux. C'est Irène qui s'occupait des choses vraies, importantes, des tâches ingrates de la maison. Lui, n'avait jamais fait que lui raconter des histoires, une histoire creuse, toujours la même, du vent. C'était un homme de vent, un cerveau trop léger et plein de trous... (p. 394)*

Ensuite Maryse se rend à la cabane de son père où ce dernier s'est réfugié pour y poursuivre sa vie rêvée, sa vie d'éternel solitaire. Et c'est là, à la vue des débris qui constituent les seules reliques de la vie ratée de son père que Maryse accède enfin à sa propre autonomie:

> *C'était irréversible. Si autrefois, il y avait trop longtemps, elle avait été l'enfant d'Irène et de Tom, c'était fini maintenant. Et elle ne se sentait plus aucun sentiment d'appartenance envers qui que ce soit, pas même envers Michel Paradis. Elle s'en était sortie, fluide comme l'eau qui coulait sur sa main engourdie. Elle leva la tête et vit la ramure étrange d'un arbre dont les bourgeons avaient éclaté. Seul dans les alentours, l'arbre était plein de petites feuilles vert tendre. Une de ses branches pendait très bas; Maryse toucha la chair transparente des feuilles qu'elle sentait pleine de soleil. Elle éprouva une impression fulgurante de bonheur et comme un soulagement. Elle pensa: «Je ne suis plus avec Michel,* et c'est bien.» *Au milieu de ce terrain plein de vieux papiers, de pneus et de meubles brisés, elle était heureuse. Et libre. (p. 410)*

Ainsi, après Gabrielle Roy, après Germaine Guèvremont, Francine Noël pose la même question: pourquoi des mères si déçues, si acariâtres? Pourquoi des pères si doux, si veules? Pourquoi l'éternel malentendu des deux sexes? Voilà les grandes questions auxquelles s'arrête ce très beau roman dont on regrette malheureusement les fautes de sémantique ou de syntaxe qu'un éditeur sérieux aurait pu facilement corriger. Quant au reste, c'est une très belle révélation. □

1. Francine Noël: *Maryse*, VLB éditeur, Montréal, 426 p.